

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roland JAQUENOUD

La Mission au Kazakhstan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2004, tome 99b, p. 27-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

LA MISSION AU KAZAKHSTAN

Le Kazakhstan est un vaste pays de steppes en Asie centrale, aux frontières de la Russie, de la Chine, du Kirguizstan et de l'Ouzbekistan. Autrefois république soviétique, il s'est retrouvé indépendant par la force des choses en 1991, lors de la dissolution de l'URSS. Pays grand comme cinq fois la France, le Kazakhstan est un véritable bouillon de cultures diverses, (on y recense plus de cent dix nationalités) et le théâtre d'expériences religieuses originales. Les Kazakhes, population d'origine de pays, sont en principe musulmans, pourtant, le jour de congé officiel est le dimanche. Le gouvernement est essentiellement composé de Kazakhes musulmans, et pourtant il soutient avec vigueur une politique de dialogue interreligieux et veille avec soin au respect de la liberté de conscience. Pays de contrastes, le Kazakhstan est le seul, dans la région, à n'avoir pas connu pour le moment de conflit interethnique, et cela malgré l'immense diversité des populations qui le composent: le dialogue interreligieux, érigé en politique d'état, est considéré comme l'une des clefs majeures de cette entente entre les nationalités.

Le Kazakhstan au XXe siècle

Depuis au moins deux millénaires, la grande steppe kazakhe est peuplée de

tribus nomades parlant une langue de la grande famille des langues turques. Immense territoire vide (au début du XXe siècle, les Kazakhes ne sont pas plus de quatre millions), il est petit à petit occupé par la Russie. Le grand empire porte son intérêt sur les villes du Sud, qui se trouvent sur la route de la soie. Les intérêts des russes étant essentiellement économiques, leur arrivée ne dérange guère le mode de vie des Kazakhes, qui continuent à nomadiser dans les vastes régions vides du pays. Tout change avec la révolution bolchevique de 1917. Dans l'Union Soviétique qui se constitue, le mode de vie des nomades est systématiquement liquidé. Le nomadisme, avec sa liberté de mouvement et sa connaissance des grands espaces inhabités, est par essence anti-totalitaire et incontrôlable par un gouvernement soviétique aux visées centralisatrices. L'éducation idéologique est pratiquement impossible à donner à des tribus qui apparaissent et disparaissent dans la steppe, selon un rythme de vie ancestral parfaitement incompréhensible pour des fonctionnaires soviétiques qui cherchent à unifier le pays sous la bannière marxiste-léniniste. Les Kazakhes sont sédentarisés de force, avec le cortège de répressions et de massacres qui accompagne toujours l'imposition rapide et autoritaire d'un nouveau



Astana, la nouvelle capitale.

mode de vie. Pour fuir la situation, beaucoup de Kazakhes émigrent en Mongolie, où ils peuvent continuer à pratiquer leur mode de vie ancestral. De quatre millions qu'ils étaient au début du siècle, les Kazakhes ne sont plus qu'un million à habiter leur pays d'origine au début des années trente: encore un génocide inconnu dont le XXe siècle a été tragiquement riche.

De terre peu peuplée, le Kazakhstan devient pratiquement terre vide au début de l'ère stalinienne. Qu'à cela ne tienne, on la repeuplera à l'aide de gens d'autres nationalités. Et justement, au début des années trente commence en URSS l'ère de plomb, marquée par la terreur, la répression et la déportation. Dans toute l'Union soviétique, on se met à déporter des populations entières, pour les arracher à leur milieu de vie habituel et pouvoir ainsi mieux les contrôler. Le Kazakhstan vidé de sa po-

pulation d'origine est un endroit parfait pour y installer de force des gens venant des quatre coins de l'URSS, en particulier des régions de l'Ouest du pays, où les populations, souvent de la même nationalité que les peuples des pays voisins, pourraient avoir la mauvaise idée de regarder au-delà de la frontière soviétique. Pour couper ces gens-là de tous liens avec leurs compatriotes installés hors de l'Union Soviétique, le Kazakhstan est un pays rêvé: vastes espaces désertiques, à l'intérieur des terres et loin de toute frontière. Ainsi dès le début des années trente, commence la déportation massive des Polonais de l'Ouest de l'URSS, des Ukrainiens, qui avaient manifesté des tendances indépendantistes au début des années vingt, puis des Allemands, installés sur la Volga depuis le XVIIe siècle, et soupçonnées d'entretenir des liens occultes avec l'Allemagne nazie. Les populations de vil-

lages entiers sont déplacées vers l'Est, dans des conditions souvent très dures, puis abandonnées avec un gardien au milieu de la steppe. A charge pour eux de construire leurs maisons, de commencer à cultiver la terre et de tenter de survivre. Tous alors connaissent la famine, les hivers rigoureux sans maison solide (il y a des pointes à -40°), les étés torrides pendant lesquels il est difficile de trouver de l'eau. La mortalité des premières années est épouvantable. Petit à petit, la steppe se peuple aussi de paysans russes, arrachés à leur milieu d'origine pour être collectivisés de force, de Caucasiens déplacés, de Coréens, déportés en masse dans les années 40. Le Kazakhstan est aussi terre de Goulag, véritable constellation de camps de concentrations à travers tout le territoire (le camp de Spask, au centre du pays, recouvrait, dit-on, une superficie grande comme la France). Le travail des prisonniers est la source de la première industrialisation du pays, et bien des prisonniers, à la sortie du camp, restent au Kazakhstan, formant ainsi de nouvelles couches de population. La mosaïque actuelle des nationalités tire son origine de l'histoire tragique de l'URSS.

Les débuts de la mission

La déportation est liée à une persécution religieuse, notamment pour les catholiques. Les populations d'origine catholiques (Polonais, Allemands, Ukrainiens occidentaux) avaient tant bien que mal réussi à conserver leur pratique religieuse tant qu'ils demeuraient dans leurs régions d'origine. Au moment de la déportation, les prêtres sont systématiquement exécutés ou envoyés

au Goulag, les livres religieux détruits. La prière du chapelet jouera un rôle essentiel dans la perpétuation de la foi catholique. Privés de prêtres, d'églises, de tout lien avec les structures de l'Église catholique, les gens continuent à prier le chapelet, souvent en communauté au cours de réunions secrètes. Et lorsque les premiers prêtres sortent du camp, après plusieurs années d'internement et de travaux forcés, ils exercent discrètement leur ministère dans le pays, baptisant, confessant et célébrant la Messe dans des maisons privées, à leurs risques et périls. La plupart d'entre eux sont arrêtés à nouveau pour propagande religieuse, et repartent pour de nombreuses années au Goulag. Bien de ces prêtres ont vécu plus longtemps derrière les barreaux qu'en liberté, et la mort de Staline, qui met fin à la terreur, ne supprime pas la persécution religieuse. Les prêtres ont fait du camp non seulement de vivant de Staline, mais aussi pendant toute la période de «dégel» qui a succédé à la terreur.

C'est donc une église des catacombes que découvrent les premiers prêtres officiellement admis à exercer leur ministère au Kazakhstan. Les premières églises catholiques font leur apparition dès les années 70, mais on peut alors les compter sur les doigts d'une main. Et c'est à la fin des années 80, à la faveur de la Perestroïka, que les premiers prêtres étrangers (en grande partie polonais) arrivent au Kazakhstan. À leur arrivée, ils ne savent pas ce qu'ils vont trouver. Et quelle n'est pas leur surprise de découvrir des communautés entières, restées catholiques envers et contre tout, qui prient depuis des années pour

avoir la joie de pouvoir recevoir les sacrements et qui les accueillent les bras ouverts. Le travail des premiers missionnaires consiste essentiellement à rechercher ces communautés catholiques, à leur donner la possibilité de recevoir les sacrements et à fonder les premières paroisses.

La mission aujourd'hui

La mission au Kazakhstan consiste, à ses débuts, à assurer le service des croyants souvent éprouvés par des années de persécution. Ce service passe essentiellement par le don des sacrements et la catéchisation de populations qui se disent catholiques sans pour autant avoir bien conscience de ce que cela signifie. Au Kazakhstan, la diffé-

rence de confession ou de religion se comprend exclusivement sur la base des différences nationales. Un Polonais, même non baptisé, se considère comme catholique, un Russe comme orthodoxe, un Kazakh comme musulman. Le danger de cette conception, c'est que l'Église catholique est souvent perçue, tant par les non-catholiques que par les catholiques eux-mêmes, comme une église polonaise ou allemande. D'ailleurs, jusqu'à la fin des années 80, dans les quelques églises du pays où l'on pouvait se réunir, on célébrait la messe en polonais ou en allemand, alors que ces langues n'étaient plus guère parlées par les jeunes générations. Très vite, lors de la libéralisation du pays, l'Église comprit qu'elle devait s'inculturer. Mais



Église catholique de Lisakorsk, entièrement construite par les Allemands.

comment s'inculturer dans un pays aux cultures si diverses? On choisit de prendre comme langue habituelle de l'Église le russe, qui est parlé pratiquement par tous les habitants du pays, et l'Église catholique du Kazakhstan participa à l'immense effort de traduction auquel se sont attelées toutes les communautés catholiques de langue russe depuis la fin des années 80. Depuis lors, l'Église catholique sort petit à petit de ses particularismes nationaux, et la création en 2003 par le Pape d'une métropole du Kazakhstan, sous l'autorité de l'Archevêque d'Astana (actuelle capitale du pays) a souligné la volonté de créer une Église catholique pour tout le pays.

L'une des clefs de l'inculturation est la formation d'un clergé local. Actuellement, le 98% des prêtres du pays vient de l'étranger. Comprenant cela, l'église locale a déployé de grands efforts pour la création d'un séminaire dans la ville de Karaganda, au centre du Kazakhstan. Actuellement, une vingtaine de séminaristes étudient et vivent dans l'institution. La plupart d'entre eux arrivent très jeunes au séminaire (vers 17 ans), souvent peu après le baptême ou la première communion. Ainsi le temps d'étude est plus long que chez nous (au minimum 7 ans), et il commence par deux années de catéchèse, afin d'affermir chez les candidats les fondements de la foi catholique.

Maintenant que la formation des futurs prêtres est assurée, l'Église locale se tourne vers la formation des laïcs, en particulier des catéchistes. Vu le manque de prêtres (une septantaine pour tout le pays), bien des communautés ne peuvent célébrer la messe tous les di-



Le chanoine Jaquenoud préside une messe lors du festival des jeunes catholiques d'Astana.

manches. Un curé doit souvent parcourir des distances énormes pour se rendre d'une église à l'autre. Là où cela est possible, les prêtres se font aider par les religieuses, qui jouent un rôle important, notamment dans la catéchisation des jeunes et l'animation des paroisses. Il n'empêche qu'une aide de laïcs du pays pourrait être précieuse pour formation aux sacrements, le catéchisme et l'organisation des célébrations liturgiques. Dans toutes les communautés catholiques, il y a chez les fidèles une grande soif d'apprendre, et la petite quantité du personnel ecclésiastique ne suffit pas à éteindre cette soif. Il faut donc donner une instruction religieuse à des laïcs qui accepteraient d'assumer cette mission d'enseignement dans les paroisses. Quelques projets de ce type se mettent en place actuellement. Depuis une année, l'Abbaye de Saint-Maurice participe activement à la création d'un système de cours donnés aux laïcs dans les quatre décanats de l'archidiocèse d'Astana, au nord du pays. Il s'agit d'une formation en cours d'emploi. Les gens se réunissent un samedi par mois dans chaque décanat: pendant cette

journée, ils reçoivent des cours et du matériel pour étudier pendant le mois suivant. Le parcours de formation doit durer deux ans, et chaque année est sanctionnée par un examen. Les thèmes étudiés sont la Bible, la dogmatique et la liturgie. Cet été s'est terminée la première année du parcours, avec environ 50 participants. Ils continuent leur formation en 2004-05, et une nouvelle volée les a rejoints pour commencer le parcours.

ger, n'est déjà pas une mince affaire. Et pourtant, il faudrait aussi apprendre le kazakhe, langue absolument différente du russe. Actuellement, les sectes ont pris de vitesse les églises traditionnelles (catholique, orthodoxe et luthérienne) dans la mission auprès des Kazakhes, dans la mesure où elles ont tout de suite mis en avant des pasteurs kazakhs et qu'elles ont très vite célébré et prêché en kazakhe. Sans doute qu'au Kazakhstan, l'inculturation est l'un des défis ma-



Place centrale et mosquée de Kostanaj.

Le Kazakhstan est une terre de promesse, et en même temps d'incertitude. Il y a beaucoup de ferveurs chez les croyants, mais en même temps la base de l'église catholique, constituée d'Allemands et de Polonais, a tendance à quitter le pays pour rentrer dans les patries de ses ancêtres, où la vie est nettement plus facile. Petit à petit, des fidèles d'autres nationalités rejoignent l'Église, mais en même temps, l'Église a de grandes difficultés à s'inculturer: apprendre le russe, pour un prêtre étran-

gers de la mission, dans un pays aux cultures très diverses, et en même temps très conscientes de leur valeur. L'Église, si elle ne veut pas rester la religion de minorités ethniques, devra petit à petit réussir à rejoindre des cultures fort différentes les unes des autres. C'est un défi certes difficile à relever, mais pas impossible pour une Église qui par essence est catholique, c'est-à-dire répandue dans toutes les nations.

Chne Roland Jaquenoud